

Fratries-gigognes

L-E PRADO DE OLIVEIRA
R. FARCY

Vincent

Vincent croyait que sa jeune voisine l'aimait et que son père à elle interdisait leur amour. Aussi, voulait-il tuer ce père encombrant. Bien sûr, il serait possible de parler d'un *moi affaibli* attaqué par un *surmoi archaïque*.

Victoire, sa sœur, était la préférée de leur père et lui le préféré de leur mère. Ces préférences s'exprimaient de façon singulière : le père battait sa fille, la mère protégeait le fils des coups du père. Bien sûr, il serait possible de décrire des *identifications projectives croisées*.

A condition de les prendre strictement au sens défini par celle qui a introduit le concept en psychanalyse. En effet, pour Mélanie Klein, l'identification projective correspond à la projection à l'intérieur du corps de la mère des parties clivées du moi, ou alors à la projection de la personne tout entière dans le corps de la mère. « L'objet devient en quelque mesure un représentant du moi » ou de l'une de ses parties¹. Il est enrichissant de rapporter ce mode de travail psychique aux fonctions du moi-peau décrites par D. Anzieu. En ce sens, par projection, l'objet ne pourrait « fonctionner » que comme le moi lui-même, ou l'une de ses parties².

« De toute manière, elle aime être battue », disait le père. « Et lui, la protection de sa mère ne lui a pas permis d'apprendre à se révolter ». « Oui, oui », disait la sœur, hochant sagement la tête.

Pour échapper à sa mère, Vincent a déménagé chez sa sœur, qui l'a accueilli à bras ouverts. Pour s'identifier à son père, il a essayé de la battre, et elle l'a mis à la porte.

C'est alors qu'il a découvert qu'il aimait la jeune fille dont il veut tuer le père.

Pour ainsi dire : tuer son propre père, dont la représentation s'est déplacée sur la représentation du père de la jeune fille. Dont la représentation est elle-même un déplacement de la représentation de sa sœur. Qui, de toute évidence, par déplacement, représente la mère.

Après avoir d'extrême justesse évité l'inceste, Vincent a pu séparer un tout petit peu les motions tendres des motions agressives de sa sexualité, orienter les premières vers l'idéalisation de la jeune voisine et les secondes vers la figure déplacée du père.

Histoire du couple ou histoire de fratrie ?

Histoire de couple ou histoire de fratrie ? Il est sûr qu'à chaque fois que l'inceste devient éclair à l'intérieur du tonnerre familial, la fratrie devient couple, le couple se dédouble en fratrie.

1. M. Klein, « La vie émotionnelle des bébés », in *Développement de la psychanalyse*, Paris, P.U.F., 1966, pp. 195-196.
2. D. Anzieu, *Le Moi-Peau*, Paris, Dunod, 1985, pp. 97-108.

En la battant, le père formait un couple avec sa fille. Il avait tellement souhaité que son père batte sa mère, il avait tellement souhaité lui-même battre cette mère déprimée qui se languissait encore en larmes des années après le décès d'un premier enfant, fille à ce point aimée que sa naissance à lui n'a jamais pu la consoler.

Bien entendu, il serait possible de parler de l'*identification narcissique* de cette mère avec sa fille morte. A condition de bien éclairer les enjeux de ce concept et d'en élaborer une définition acceptable. En effet, comment peut-il y avoir identification dans une position narcissique ou bien comment peut-il y avoir du narcissisme primaire lorsqu'il y a identification ? Le concept de Freud semble problématique et l'appel fait par J. Lacan au stade du miroir ne semble pas résoudre la question, puisqu'il ne se réfère qu'au narcissisme secondaire. La meilleure solution sera apportée dans *Deuil et Mélancolie*. Identification narcissique : l'ombre de l'objet est tombée sur le moi.

Le père faisait couple avec sa fille, aussi, en la battant comme il aurait voulu battre sa sœur morte pour la châtier de sa mort, comme il la haïssait d'être morte avant qu'il ne puisse la tuer ; il battait sa fille comme pour mieux maîtriser cette mort et cette mort qui, de lui échapper, le faisaient encore plus souffrir. Bien entendu, il serait possible de décrire comment il a hérité d'un mode de fonctionnement psychique de sa mère, et comment, en conséquence, l'identification narcissique marque sa relation à sa sœur morte et à sa fille battue. Et reste impossible dans sa relation à son fils, qu'il est donc obligé de laisser à sa femme.

La mère formait un couple avec son fils, de craindre pour lui toute violence, comme elle a pu dans son enfance craindre à mort que son frère ne subisse la même violence qu'elle a vu d'autres hommes subir dans le café familial, de la part de son père. Il a même tué un homme d'un coup de couteau.

Le père ne pouvait pas battre sa femme, car il n'aurait pas supporté de la voir pleurer comme il a vu pleurer sa mère. La mère avait choisi comme mari un homme presque violent que son père, mais qui était comme son frère, dans la crainte. Et elle lui laissait leur fille, car elle aurait voulu que son père la touche, elle, ne serait-ce que comme il touchait son frère, pour le battre. Ainsi, elle aimait tendrement son père et sa mère, et elle craignait et désirait à la fois pour sa mère d'être battue. Bien entendu, de l'identification narcissique, croisée et multiple, il serait possible d'écrire.

Crainte et désir se heurtaient en elle de manière si violente qu'elle avait dû s'exiler et chercher refuge en région parisienne, en coupant tout lien avec sa famille.

Le père, lui, n'a jamais pu quitter la rue où il a vécu avec ses parents : son père suppliant aux pieds de sa mère pleureuse.

Comme elle a perdu sa famille, des coules, une fratrie, organisées selon les lois de la pseudo-mutualité. Des coules qui ne se forment jamais et qui ne se défont que très rarement, où pour échapper à l'inceste trans-générationnel, l'ombre de l'inceste fraternel se pose sur la famille.

Bien entendu, la pseudo-mutualité ou la pseudo-hostilité sont largement enrichies d'être comprises comme des mouvement d'abord intra-psychiques : la voix du moi est un simulacre de la voix du surmoi. Le surmoi, lui, en vérité, travaille en silence, dans ses couches les plus profondes. Le surmoi archaïque garde toujours des rapports de simulacre, des pseudo-rapports, avec le moi.

Véronique

Ils sont quatre enfants : deux garçons et deux filles. Les fils ont 39 et 38 ans, la

première fille a 27 ans et la deuxième 19.

Deux couples se forment : l'un, sain et réussi, l'autre, maladif et désastreux. Le premier, c'est le fils et la fille aînés ; le deuxième, c'est le fils et la fille cadets. Le couple réussi est dit « de la lignée du père ». Le couple désastreux est attribué à la lignée de la mère.

Véronique, la plus jeune, « fait une folie », comme on « ferait une varicelle », et ce n'est pas étonnant. Dans la famille, le chaos cognitif est complet. Véronique n'a droit à aucune définition qui lui soit personnelle. La mère sait tout sur Véronique. Elle a toujours tout su de sa fille, elle saura toujours tout. Elle la surveille, elle l'interprète et elle la domine, comme, Véronique le fait elle-même avec ses parents.

Alors que les enfants disent de la mère qu'elle est d'un naturel autoritaire et veut toujours tout commander, la traitant affectueusement de Mme Hitler, elle éclate de rire. « Mais non, je ne suis pas autoritaire. Simplement, je veille à ce que l'on respecte les règles et les horaires. » Le père, lui, a besoin que d'abord on lui donne raison en tout, pour ensuite accepter facilement d'avoir tort.

Le « bon » frère et la « bonne » sœur, image d'un couple idéalisé correspondant au couple des grands-parents paternels, essaient de s'occuper de Véronique. Ils la sortent de la maison parentale et la prennent chez eux, à tour de rôle. Véronique parvient vite à les décourager.

Le « mauvais » frère dénonce la mère : « Toi, qui commandes Véronique en tout, tu ne parviens pas à lui commander de s'éloigner de toi, ni de se trouver un boulot, ni de devenir adulte. » Il ne peut pas aller plus loin car la mère riposte : « Toi, tu vis aux crochets de ta femme et tes enfants ne vont pas mieux que ta sœur. »

Les enfants du « mauvais » frère sont légèrement plus jeunes que Véronique. Mais l'enfant unique du « bon » frère a exactement le même âge qu'elle. « Ils ont toujours joué ensemble. Ils pourraient être frère et sœur », dit la mère. Frère et sœur, oui mais enfants de qui ?

Voici Véronique fille unique du rapport incestueux fantasmatique de sa mère et de son frère aîné, qui est le parallèle de la rivalité meurtrière refoulée entre le père et le fils.

Cette rivalité, le père a dû la payer cher. Après la naissance de Véronique, il a subi une ablation des testicules. Il serait possible de décrire l'identification projective fonctionnant à l'intérieur de l'identification narcissique. Le problème de l'articulation de ces deux modes de travail psychique reste entier, absolument vierge.

Le couple idéalisé de la fratrie a pu s'en sortir, soutenu de diverses manières par ce père ambivalent. Le « mauvais » frère néanmoins n'a pas le même sort que sa petite sœur. « Il est quand même très différent de moi », dit la mère. En quoi ? « Il est très dépensier, moi je suis près de mes sous. » En fait, il est allé vivre chez la grand-mère paternelle pour mieux surveiller l'héritage.

Et Véronique, est-elle différente de sa mère ? « Non. Nous sommes exactement pareilles. Nous pourrions être deux sœurs ». Une mère, sœur de sa fille ?

C'est que la grand-mère maternelle de Véronique est décédée à la naissance de Mme Hitler. Et que celle-ci a été élevée par sa sœur aînée et leur père. La mère de Véronique devait osciller entre deux positions : ou bien être la meurtrière de sa mère, ou bien être la fille de sa sœur avec leur père. Mais au fond, il n'y avait pas d'oscillation. Elle restait figée dans la position insoutenable : être la meurtrière de sa mère et la fille de sa sœur.

Maintenant, elle est sœur et meurtrière de sa fille. D'un meurtre d'âme, s'entend,

comme l'aurait décrit Schreber.

Curieux, l'oubli actuel des mères meurtrières, du meurtre de la mère, de la « mise en pièces » de la mère³, alors que nous sommes de plus en plus envahis par des morceaux de mères, de plus en plus présents dans tous les recoins de notre culture.

Film d'horreur ou film pornographique ont ceci en commun : il s'agit de montrer des fragments de corps, des corps en morceaux. Une étude sérieuse s'imposerait sur la pornographie dans sa relation au meurtre de la mère ?.

Pour éviter le dilemme de l'oscillation et le caractère insoutenable de sa position, très tôt la mère de Véronique s'est éloignée de sa famille et mariée. Avec un homme qu'elle éloignera de sa mère et de sa fratrie, lors de querelles autour de l'héritage du père, décédé peu après leur mariage.

Il serait possible de parler de la transformation d'un *objet choisi par étayage* en *objet d'identification narcissique*. La différence établie par Freud entre choix d'objet par étayage et choix d'objet narcissique mérite une articulation qui reste négligée. La femme qui nourrit et l'homme qui protège ont été des parties du soi ou sont ce que l'on voudrait être soi-même. Choix d'objet narcissique et choix d'objet par étayage se confondent bien plus vite que les théoriciens ne le pensent.

Les parents de Véronique, après une vie d'errance en France, s'installent en région parisienne à la naissance de leur fille. C'est le moment de la débandade des frères. A peine installés ils discutent du retour au pays natal. Véronique grandira dans ces tourments.

Cette mère qui a perdu sa famille doit absolument maîtriser la famille qu'elle a fondée, comme si elle était la seule fondatrice. Mais tout est clivé. Et paradoxal. Car aussitôt la famille formée, la fratrie se disperse. A l'exception de Véronique, devenue fille unique.

Julia

Julia venait me voir régulièrement. L'analyse seule pouvait la sauver, mais pendant longtemps je n'ai pas su de quoi au juste. Le plus souvent, ses propos portaient sur l'exaspérante banalité de sa vie professionnelle et sur ce qu'elle aurait pu faire de mieux. Ou bien sur le frissonnant ennui d'une vie de couple organisée de manière sado-masochisque et sur les partenaires d'occasion qui servaient à faire souffrir l'autre. Parfois, elle parlait de problèmes gynécologiques pressants. Plus rarement, il était question de ses souvenirs d'une enfance malheureuse, et jamais, jamais, il n'était question de rêves, ce qui est devenu remarquable après coup. Et elle gardait toujours une certaine distance, méfiante.

Trois ans après le début de sa cure, elle parla d'un rêve très fréquent, qu'elle avait peur ne serait-ce que de mentionner. On la poursuivait dans les rues d'une ville inconnue. Elle ne savait pas si c'était un homme, une femme, les deux ou plusieurs personnes. Elle savait seulement qu'elle était persécutée.

Peu de temps après, survint un rêve qui lui semblait en être la suite. Elle parvenait à

3. La belle expression de « mise en pièces » est de Marie Moscovici. Bien entendu, elle écrit sur la mise en pièces de père dans la pensée freudienne, cf. *Cahiers Confrontation* n°1, printemps 1979, pp. 123-148, Aubier. Nous pouvons nous interroger sur ce qu'il en est de l'occultation de la mère dans la pensée freudienne, au sens où W. Granoff écrit sur *L'occulte, objet de la pensée freudienne* (avec J.-M. Rey, Paris, P.U.F., 1983) et sur *La Pensée et le féminin* (Paris, Editions de Minuit, 1976). Occultation de la mère, silhouette dans l'ombre. Et nous interroger aussi sur la « mise en pièces de la mère » dans la pensée psychanalytique, tout comme sur l'évitement de ces questions.

un immeuble et voyait des bouchers dans le sous-sol. Puis elle s'apercevait que ce n'était pas des bouchers, mais des meurtriers qui dépeçaient des corps pour aller ensuite vendre les morceaux à des restaurants, après les avoir débités. Les meurtriers s'apercevaient de sa présence au même instant que ses persécuteurs la rattrapaient au pied de l'immeuble. Pour les fuir, il n'y avait pas d'autre solution que d'entrer dans la pièce jonchée de morceaux de corps, patauger dans le sang qui dégoulinait des tables, éviter les meurtriers, parvenir à une porte dont elle savait qu'elle conduirait à un escalier par où elle pourrait s'échapper. Puis elle montait très vite et devançait ses poursuivants. Inutile de souligner le caractère angoissant de ces séances.

L'évidence me saisit : « Des avortements ? ». Oui, cinq au total. « Comme le nombre de vos frères et sœurs ? » Non, non ! Des frères et sœurs, elle en aurait eu bien plus, mais sa mère ne les a pas gardés. « Pas gardés ? » - « Non. A chaque fois que ma mère faisait un enfant, c'était après un avortement. En fait, moi, je suis la deuxième. Le premier enfant de ma mère, elle a avorté. Et c'était pareil pour mes frères et sœurs. A chaque fois. Donc, j'ai eu dix frères et sœurs. »

Fantasmagiques, bien entendu. Avec ses cinq avortements, Julia réglait deux comptes d'un seul coup. Elle rivalisait avec sa mère en enfants avortés et elle redevenait fille unique en tuant ses frères et sœurs. L'avortement, pourrait-il être aussi compris comme le lointain souvenir d'une époque où les premiers-nés étaient offerts en sacrifice ? Que se reproduit-il du rapport à sa mère chez la femme qui avorte ?

« Fille unique ? » - « Oui. Ma mère était doublement métisse. D'indien et de noir, du côté de sa mère, de hollandais du côté de son père. Mon père, lui, était espagnol. Quand il a vu ma mère, mulâtresse, claire, à la peau et aux cheveux très lisses, aux yeux bridés et verts, ah, oui, il a failli devenir fou, mon père, de cette femme. Après, quand je suis née, pendant un an il ne croyait pas être mon père. Je ressemblait trop à ma mère. Il appelait ses amis, il a fait venir des gens de sa famille d'Espagne. Il leur demandait s'ils croyaient que j'étais sa fille. Finalement, il en a été convaincu. Ce qu'il ne savait pas, ce qu'il ne pouvait pas savoir à l'époque, c'est que si j'étais si semblable à ma mère, j'avais aussi du sang espagnol. Donc, avec moi, ça allait barder. Ensuite, mes frères et sœurs, je ne sais pas pourquoi, étaient tous noirs ou blancs, simplement, bêtement. Et ils me haïssaient, car j'étais la seule métisse, la plus belle, la plus intelligente. La seule à avoir fait des études supérieures... »

Les différents fantasmes caractéristiques du roman familial du névrosé, s'ils cadrent bien avec la rencontre de ce couple d'étrangers, importent moins ici que le sacrifice d'enfant présent dans l'avortement. Peut-on tuer ses frères et sœurs comme on tue ses enfants ?

Bien entendu, il serait possible de parler d'*identification introjective*, à condition de bien repérer l'origine de ce concept et ce à quoi il se rapporte. Serait-il simplement le pendant introjectif de l'identification projective, elle-même clairement définie ? Ce n'est pas si évident : même si Mélanie Klein décrit « l'identification par projection » et « l'identification par introjection » comme des processus parallèles, elle ne définit pas le concept d'identification introjective, alors qu'elle le fait pour celui d'identification projective. Quelle difficulté ou quel oubli l'ont-ils donc arrêtée ?

L'identification introjective ferait-elle double emploi avec l'identification narcissique ? Avec celle-ci, *l'ombre de l'objet tombe sur le moi*, alors qu'avec

l'identification projective, ce serait pour ainsi dire *l'ombre du moi qui envahit l'objet*. Quelle articulation entre ces deux formes d'identification ? Je préfère, quant à moi, réserver le concept d'identification projective à la description des processus se déroulant plutôt à *l'intérieur du corps* et portant plutôt sur *des parties* ou *des fonctions* du moi. Le concept d'identification narcissique, lui, décrirait plutôt des processus se déroulant en surface du moi et portant plutôt sur sa totalité. Insistons sur le rôle de la surface dans le narcissisme, sur le rôle de la pénétration dans la projection.

Stéphanie

C'est par une gifle, un soir de l'été 1938, que tout a commencé. Ce n'est pas la première gifle que Stéphane reçoit de son père, mais ni l'un ni l'autre ne sait que ce sera la dernière. Stéphane s'est relevé à quelques mètres de là, en bas d'un escalier. Dans la chute, sa tête a violemment heurté le sol, mais il se remet debout, comme les autres fois.

Quelques jours plus tard, Stéphane meurt d'une méningite consécutive à son coup sur la tête. La blessure de Stéphane ne fut ni visible ni audible, de même que tout ce qui s'en suit.

La gifle fatidique, cette mauvaise gifle, entraîne Paul dans un tourbillon de culpabilité. Mireille, la mère, pleure son fils, accuse son mari et délaisse sa fille.

Françoise n'avait que 11 ans à la mort de Stéphane, et elle s'est sentie seule, abandonnée par son frère, délaissée par sa mère, démunie devant l'acte de son père. On veut la laisser en dehors de tout cela mais elle n'a que trop bien compris que pour reconquérir l'amour de sa mère et sauver l'honneur de son père, il lui faut remplacer Stéphane.

Elle en veut à sa mère de moins l'aimer, elle en veut à son père d'avoir « tué » son frère, elle s'en veut de ne pas être un garçon, de ne pas être assez Stéphane pour le remplacer.

Paul ne supporte plus qu'on lui parle de maladie, Mireille s'enferme dans son chagrin, Françoise ne peut faire le deuil de son frère. C'est une blessure dont personne ne peut parler.

Grandissant dans ce milieu de violence, de non-dit, de culpabilité, Françoise en souffrira. Est-ce l'ombre de son frère qui a envahi son moi, ou faut-il y avoir de l'identification introjective ? A condition de bien la définir : l'identification introjective constitue plutôt le noyau que l'écorce, l'écorce étant, elle, laissée à l'identification narcissique.

Des années plus tard elle rencontre Jean, polytechnicien, avec qui elle se fiance. Le mariage est proche, la robe de mariée faite, le bonheur est là. Mais Jean rompt brusquement les fiançailles, prétextant de ne pas pouvoir accepter les parents de Françoise. La voici obligée de renoncer au bonheur « à cause » de ses parents.

Deux ans plus tard, elle rencontre Michel dont elle devient la secrétaire puis la femme. Un enfant s'annonce. « Mon fils s'appellera Stéphane ». Tel est le désir de Françoise et de sa mère. Mais ce fut une fille qui naquit et qui reçut le prénom de Delphine, en souvenir de la grand-mère de Michel récemment décédée.

Cinq ans et demi après, un deuxième enfant naît. « Mon fils s'appellera Stéphane ». C'est encore une fille mais cette fois, « aucune erreur » ne sera commise, elle

s'appellera Stéphanie.

Seulement la naissance se déroule mal, Stéphanie a une hémorragie cérébrale dont les conséquences se restreindront au niveau moteur et pourront être soignées au point de la rendre parfaitement autonome.

Comme par un effet de transmission inconsciente avant même d'avoir vu sa fille, la mère crie qu'elle est morte. Comment naître morte et continuer à vivre ? La mère explique longuement la difficulté de sa fille à naître : « Elle entrait et sortait, elle entrait et sortait, entrait et sortait. » Un bébé peut-il entrer et sortir ?

Stéphanie a maintenant 29 ans mais l'apparence d'un garçon de 12 ans. Selon sa mère, Stéphanie a une maladie de la mémoire et n'a jamais connu le bonheur tout comme elle-même ne l'a jamais connu avec Jean.

Depuis 7 ans, Stéphanie délire : « On me calomnie, on me traite de pédé, on va me tuer ». Tel est le discours de son délire qui revient sans cesse. Elle s'accuse d'avoir, il y a 7 ans, éconduit un homme, cet homme même qui la traite de pédé, qui veut la tuer, qui soudoie tout le monde pour arriver à ses fins, « pour sauver son bonheur ». Depuis peu, ses parents l'empoisonnent. Elle organise un délire érotomaniaque. En effet, elle cherche dans son fantasme ce qui entre et qui sort.

« Elle souffre de la mémoire ». Sûrement pas d'une amnésie, mais bien au contraire d'une mémoire inconsciente agissante. Mémoire qui sait le non-dit et qui s'exprime par la folie. Comment être la sœur d'un oncle mort tout en étant obligée de le remplacer dans la lignée familiale ?

Stéphanie aurait dû être Stéphane, elle aurait dû remplacer un frère perdu, un fils aimé, un fils tué. Elle aurait dû « réparer » la faute d'un grand-père, accomplir le désir d'une mère et d'une grand-mère.

Au lieu de tout cela, Stéphanie, en tant que fille, rappelle à sa mère son incapacité à avoir un fils, son impuissance à être un garçon, sa condition de femme douloureuse. Elle impose à sa grand-mère une petite fille et non un fils, et par son hémorragie à la naissance, elle renvoie au grand-père son acte.

Elle devait être un garçon bien portant, elle naît fille malade. Elle devait entrer dans le moule fantasmagique que sa famille lui avait préparé, être un nouveau Stéphane, frère et fils, mais elle n'a même pas pu se positionner en tant que fille et sœur. Elle ne peut que se mettre dans une place folle. Elle doit occuper la place d'un mort, la place d'un souvenir, la place d'un meurtre. Son être vivant, elle doit le positionner dans un lieu mort où seule la mémoire cruelle est présente. Stéphane n'avait rien demandé. Stéphanie demande à vivre. Elle ne demande qu'à tuer un souvenir, celui de Stéphane. Mais en le tuant, ne s'y perdrait-elle pas ?

Vivre implique de faire en permanence le deuil de soi-même. Comment Stéphanie peut-elle vivre accablée de tant de deuils ?

Et la fratrie ?

Un exposé plus fin de ces thérapies serait sans doute possible qui éclairerait d'autres aspects de la prise en charge individuelle de Vincent ou de Véronique, et leur prise en charge familiale ; qui montrerait aussi l'articulation entre ces deux niveaux de travail analytiques^{4, 5}. Un exposé de cas mériterait d'être dédié à Julia, la femme aux avortements.

Il serait possible d'écrire sur la précipitation des figures grand-parentales mortes

4, 5. S. Lebovici, G. Diatkine, J.-C. Arfouilloux, « A propos de la psychothérapie familiale », in *La Psychiatrie de l'enfant*, vol. XII, Paris, P.U.F., 1969. Les auteurs soulignent déjà à l'époque l'intérêt et l'importance de ce mode de prise en charge dans le cas des psychoses. Ce sont des conditions de la « prise en compte de la psychose dans le champ de l'analyse », cf. P. Fedida : « Passé anachronique et Présent réminiscent », in *L'Écrit du temps*, n°10, pp. 23-45.

dans la formation du surmoi dans le couple, articulées à d'autres fantasmes de meurtre ou de mort dans les formations inconscientes⁶. Il serait possible de décrire la déliaison entre les pulsions de vie et les pulsions de mort chez l'étranger, déliaison qui a pu prendre la forme de l'échange imaginaire d'un enfant vivant pour un enfant mort. Il serait possible de décrire la difficulté d'exprimer des motions pulsionnelles autres qu'à prédominance agressive quand les motions tendres ou érotiques sont disqualifiées. Ou de décrire la porosité de l'inconscient des uns et des autres à celui de leurs parents.

De telles démarches, proprement métapsychologiques, nous éloigneraient de la compréhension d'un mode particulier du fonctionnement de la fratrie.

Il serait également possible d'approfondir l'étude des modes de transaction pathologiques dans ces familles et dans ces fratries, et du contenu de ces transactions, désespérément figé sur l'oralité et l'analité. Les discussions étaient incessantes sur la nourriture, sur la propreté ou la saleté de la nourriture, ou la propreté et la saleté de chacun. Comme si chaque membre de la famille était destiné à être mangé, à devenir un déchet potentiel.

La femme aux avortements était énurétique jusqu'à l'apparition de ses règles et sa mère la laissait « dormir dans sa crasse ». Trente-cinq ans après leur mariage, l'épouse de la première famille citée reprochait encore à son mari de ne pas avoir voulu aller lui acheter des croissants et des pains au chocolat le matin de leur nuit de noces. « Il le faisait bien pour sa mère, alors pourquoi pas pour moi ? » Pour la mère de Véronique, sa fille ne pouvait manger que la nourriture offerte par elle. Si elle la refusait, mais acceptait une autre, c'est que la sienne n'était pas bonne.

Les enfants dans le rêve d'avortements étaient destinés à être mangés, vendus à des restaurants. A la suite de ces séances, Julia entra dans une longue période dépressive. Narcissique pour sûr. Mais si Narcisse il y a, c'est un Narcisse nocturne, se regardant dans une mare fangeuse, à la lumière d'une lune fugitive derrière des lourds nuages couvrant un ciel assombri⁷.

Ces diverses approches nous conduiraient vers une compréhension génétique de la parution et de l'évolution des troubles psychotiques, mais nous éloigneraient de la compréhension d'un mode particulier du fonctionnement de la fratrie.

Antigone et Electre

Antigone aimait Œdipe au point de le suivre après sa déchéance et jusqu'à ses vieux jours, quand il regagna la ville d'où son père était parti pour protéger Thèbes contre le Sphinx. Œdipe aime Antigone, puisqu'il accepte sa présence, sa compagnie, puisqu'il l'accepte comme témoin de son malheur.

Antigone aime Étéocle et Polynice au point de les suivre dans la mort. Il est clair qu'elle les aime d'un amour fraternel. Mais de quel amour aime-t-elle Œdipe, qui est à la fois son père et son frère ? Aime-t-on son frère comme on aime son père ? Et Œdipe, de quel amour aime-t-il Antigone qui l'accompagne ? Aime-t-on une sœur comme on aime une fille ?

Le point le plus aigu de l'amour est atteint par les sentiments d'Electre envers Oreste : elle aime en lui leur père ; et 'est sur lui que s'est reporté l'amour qu'elle aurait

6. E. Jones, "The Significance of Grandfather for the Fate of the Individual", in *Papers on Psychoanalysis*, 1938. Remarquable: cet article n'est pas inclus dans la traduction française de son livre *Théorie et Pratique de la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969.

7. Je ne cacherai pas que les théorisations autour d'un narcissisme positif et d'un narcissisme négatif entant que concepts ne me semblent pas pertinentes. La poésie s'impose pour éclairer ces sombres régions.

dû éprouver envers une mère devenue odieuse, ainsi que l'amour qu'elle aurait voué à Iphigénie. Enfin, elle aime en lui le frère fidèle qui vient lui rendre son honneur.

Electre aime en Oreste à la fois le père et la mère, la sœur et le frère. Est-ce tout ? Non. Elle s'aime elle-même en lui, qui a les mêmes cheveux qu'elle, dont les traces des pas sont semblables aux siennes, dont les talons et la cambrure des pieds sont de la même mesure et de la même courbe que les siens (Eschyle, *Les Choéphores*, 193-276)⁸.

Comment un tel amour peut-il se soutenir ?

Pour conclure

Nous pouvons postuler que les relations parentales, par le mécanisme des identifications croisées lors de l'élaboration œdipienne, sont reproduites à l'intérieur de la fratrie. Et non seulement les relations entre les parents, mais aussi les relations des parents à leurs fratries respectives et à leurs propres parents. Nous avons pu le déduire depuis les études inaugurales d'Ernest Jones⁹.

Dans ce sens, le nombre d'éléments de la fratrie n'est pas indifférent, qu'ils soient réels ou fantasmatiques. Il n'est pas dit que l'enfant unique n'ait pas une nombreuse fratrie fantasmatique. Le nombre d'éléments fantasmatiques oscille entre le nombre d'éléments participant à la scène originaire et le nombre d'éléments présents dans l'élaboration œdipienne.

Pour les fratries les plus pathologiques, il faut imaginer la scène originaire comme composée d'éléments pré-génitaux, et la fratrie agencée à partir d'objets fragmentaires. Il y a aura par exemple, un frère « merdique » ou une sœur « pisseuse ». Pour des fratries plus harmonieuses, il faut imaginer leurs éléments comme tendanciellement isomorphes aux éléments présents dans l'élaboration œdipienne de chacun des parents et à leur réunion dans le couple.

Il est curieux de remarquer l'indéfinition du nombre d'éléments des fratries pathologiques. Ils sont cinq frères et sœurs par rapport à Jocaste, mais ils ne sont plus que quatre par rapport à Œdipe. Dans l'exemple de Véronique, ils sont tantôt cinq, si le cousin est pris comme frère ou si la mère est prise comme sœur, et tantôt quatre, aussitôt que la disqualification porte sur la mère ou sur Véronique.

Ces nombres sont ceux qui correspondent à l'imbrication entre *scène originaire* et *élaboration œdipienne* ainsi qu'à leurs combinatoires possibles, depuis le chaos de la position schizo-paranoïde jusqu'à la terminaison de l'élaboration du roman familial du névrosé. Au-delà de ces nombreux, les fratries obéiraient aux lois des groupes, telles quelles furent dégagées par Bion¹⁰ et Anzieu¹¹.

Il est évident que le jeu de la différenciation sexuelle accentuerait ou atténuerait les tendances décrites en fonction de l'intensité des motions homosexuelles de chacun, c'est-à-dire en fonction de la particularité de son élaboration œdipienne croisée.

8. L'humour d'Euripide raillant Eschyle d'établir de telles concordances témoigne seulement de son incapacité d'envisager la relation narcissique entre ce frère et cette sœur.

9. Cf. E. Jones, « Le fantasme de renversement de l'ordre des générations », in *Théorie et pratique de la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, pp. 373-377. Également : *Hamlet et Œdipe*, Paris, Gallimard, 1967, p. 140. Et le remarquable article d'Anna Freud : « Survie et développement d'un groupe d'enfants – une expérience bien particulière », in *L'Enfant dans la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1976, qui part d'une expérience avec des enfants rescapés des camps de concentration. L'auteur montre que « la relation de l'enfant avec ses frères et sœurs est subordonnée à la relation qu'il a avec ses parents, et en dépend » (pp. 157-158).

10. W.R. Bion, *Expériences in Groups and others papers*, London, Tavistock Publications limited, 1961.

11. D. Anzieu, *Le Couple et l'inconscient*, Paris, Dunod, 1975.

Dans les familles pathologiques se manifeste une compulsion de répétition transgénérationnelle qui fait que les motions d'amour et de haine réparatrices et destructrices restées en jachère à une génération, en se transmettant à la génération suivante, sont destinées à être élaborées à l'intérieur de la fratrie avant de se transmettre, télescopage de générations et la confusion des sexes.

Les fratries obéissant à ce genre d'articulations seraient condamnées à osciller indéfiniment entre l'élaboration et la mise en acte de scènes originaires plus ou moins archaïques imbriquées à des scénarios œdipiens plus ou moins noués, sans parvenir à les résoudre.

Ce qui ne devrait pas nous faire oublier le fil rouge de D. Lagache à J. Laplanche qui court dans la psychanalyse française : si une place est réservée à l'être humain à l'intérieur d'une structure, libre à lui de venir l'occuper et de créer sa manière de l'occuper¹². En ce sens les potentialités créatives de l'être humain sont infinies¹³.

Si la famille trace des routes, le destin du sujet n'y est pas inscrit définitivement. Il ne dépend pas seulement d'elles, mais aussi de ce qu'il peut faire du paysage environnant pour y découvrir des sentiers, des pistes non balisées où il pourra se frayer son propre chemin. Si la capacité d'être seul n'était pas inscrite au cœur de l'être humain, au-delà et en deçà du groupe et de sa structure imaginaire, ni la poésie ni la folie n'existeraient, pas plus que le vaste univers entre les deux.

Raphaëlle FARCY
9, allée J. Prévert, 95580 Margency.

L.-E. PRADO DE OLIVEIRA
127, bd. Saint-Michel, 75005 Paris, France.

Aime-t-on son frère comme on aime son père ? Aime-t-on une sœur comme on aime une fille ? Nous pensons que, par le mécanisme des identifications croisées lors de l'élaboration œdipienne, les relations parentales se reproduisent à l'intérieur de la fratrie. Non seulement les relations des parents entre eux, mais aussi celles à leurs frères sœurs et à leurs propres parents. Dans des fratries à peu près harmonieuses, les éléments en circulation semblent potentiellement isomorphes aux éléments présents dans l'élaboration œdipienne de chacun des parents et dans leur couple. Pour les fratries pathologiques, il faut imaginer la scène originare comme composée d'éléments pré-génitaux, agencée à partir d'objets fragmentaires. Il semble se manifester une compulsion de répétition transgénérationnelle qui fait que les motions d'amour et de haine restées en jachère à la génération des parents ou des grands-parents se transmettent aux enfants pour être élaborées à l'intérieur de la fratrie.

12. D. Lagache, « Psychanalyse et structure de la personnalité », in *La Psychanalyse*, n°6, Paris, P.U.F., 1961.

13. J. Laplanche, « De la théorie de la séduction restreinte à la théorie de la séduction généralisée », in *Etudes freudiennes*, n° 27, mars 1986.